

# “Au cœur de nos détresses, Dieu est là”

TEXTE : MARIE-YVONNE BUSS

PHOTOS : ÉTIENNE EYMARD-DUVERNAY/ALPACA/ANDIA POUR PANORAMA

11

*Le 28 septembre 2012, dans la banlieue grenobloise, Kévin Noubissi, étudiant de 21 ans, et son ami Sofiane étaient assassinés par une bande de jeunes. Un crime barbare qui aurait pu détruire sa mère, Aurélie. Portée par une foi profonde, cette pédiatre relit l'étonnant chemin parcouru depuis le drame. Un témoignage lumineux.*

Aurélie, vous avez perdu votre fils Kévin à l'automne 2012. L'instruction de l'affaire s'est achevée en juillet 2014. Le procès s'ouvrira en septembre. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

J'attends le procès, car il faut que justice soit faite. Mes enfants et leurs amis ont besoin d'entendre une parole cohérente d'adultes, une parole équitable. Mais je sais aussi que la justice des hommes peut être décevante et qu'aucun procès ne fait revenir les défunts. Aujourd'hui encore, Kévin habite en permanence mes pensées. Il suffit que j'emprunte un itinéraire qu'il aimait et je m'effondre. Pourtant, même si je pleure tous les jours, je cicatrise, je trouve des ressources. En écrivant mon livre [*Le ventre arraché*, Éd. Bayard. Ndlr], j'ai accouché

de l'immense douleur qui me déchirait. L'écriture a été un exutoire.

Si j'osais, je dirais qu'il ne suffit pas de perdre un enfant pour faire un bon livre. Or, c'est un très beau livre. À mi-chemin entre témoignage et méditation...

On m'a demandé souvent : « Pourquoi un livre ? » D'abord pour me faire du bien. Mais aussi pour que les autres mamans touchées par la perte d'un enfant puissent, elles aussi, travailler leur douleur. Après un tel drame, on est abasourdi, submergé par un déferlement d'émotions : sidération, déni, révolte. J'étais comme réduite à de la brisure de riz, émietlée. Je ressentais une douleur au ventre terrible. Aujourd'hui, cette douleur physique a beau →

→ être derrière moi, sa simple évocation me fait mal. (*Sa voix se brise*) On se dit : pourquoi ? Pourquoi mon enfant m'a-t-il été arraché ? Et pourquoi d'une façon aussi brutale ? Parce que c'était vraiment un événement inouï. Nos deux enfants, Kévin et Sofiane, ont été lynchés par d'autres enfants. Des jeunes qu'ils ne connaissaient même pas !

**Classer ce drame dans la catégorie « fait divers de banlieue », c'est aller un peu vite ?**

Mon quartier n'est pas un quartier à risques. Échirolles est une commune mitoyenne de Grenoble très agréable à vivre. Vous êtes une citoyenne ordinaire, avec des enfants intégrés, dans un quartier normal, et puis cette chose vous tombe dessus ! Les agresseurs sont venus d'un quartier plus sensible, celui de La Villeneuve [*connu pour les émeutes qui l'ont embrasé en 2010. Ndlr*]. Encore aujourd'hui, leurs motivations restent difficiles à expliquer. Au départ, il s'agit d'une banale altercation à la sortie du lycée. Wilfried, le petit frère de Kévin, aurait échangé un regard de travers avec un jeune de La Villeneuve. Kévin a voulu le sermonner. Humilié, il est revenu dans la soirée, en bande : vingt à trente jeunes cagoulés, armés de couteaux, manches de pioches, pistolets... Ce n'était pas une querelle, mais un guet-apens. Le poumon de Kévin a été transpercé par une lame de 18 cm ! Ce qui n'était qu'un différend mineur a abouti à un lynchage dramatique.

**Pouvez-vous nous parler un peu de Kévin ? Quel garçon était-il ?**

Calme, serviable, avec des valeurs qui lui tenaient à cœur : le respect, la politesse... Il lisait peu, mais il était pourtant profond, plein de sagesse. Ses amis venaient souvent le consulter. C'était celui qui me ressemblait le plus, toujours le sourire aux lèvres !

**Très vite, vous avez témoigné que vous ne ressentiez pas de haine vis-à-vis des assassins...**

Les parents de Sofiane comme moi-même avons eu tout de suite des paroles d'apaisement. Malgré notre douleur indicible, nous avons appelé à la paix. Parce que le contrecoup pouvait être dramatique. Si on avait traité ces jeunes de « barbares » – et je vous assure que les corps de nos deux enfants étaient déchiquetés –, nous aurions pu mettre le quartier d'en face à feu et à sang. Ces paroles ont retenti dans toute la cité. Trois jours après la mort de Kévin et Sofiane, dix mille personnes se sont réunies pour une « marche blanche. » Il y a eu un élan de toute l'agglomération grenobloise, et même au-delà, pour participer à cette marche. Les colombes lâchées et le blanc que nous portions signifiaient la réconciliation, l'union. C'était un événement magique.

**Vous avez même parlé de compassion pour les meurtriers, ces « laissés-pour-compte ».**

Ils sont quinze à être incarcérés, entre 17 et 23 ans. Cela reste des enfants ! Des enfants qui souffrent d'être enfermés. Cela reste des familles éprouvées. Ces mères n'ont pas accouché d'enfants tueurs. Que vivent-elles, elles aussi ? Je me dis que de part et d'autre, il n'y a que désolation et souffrance. Nous étions déjà déchirés. La haine aurait été un poison supplémentaire. Quand on est dans la souffrance, rajouter de la haine ? Mais bon Dieu, où va-t-on ? Il n'était pas question de faire de la surenchère. C'est pourquoi Marche blanche, le collectif que nous avons créé, se rend aujourd'hui dans les écoles pour signifier que la violence n'appelle pas la guerre. Il y a d'autres moyens que la vengeance pour réagir après un événement comme ça.

### Bio express

**Avril 1959**

Naissance au Cameroun

**1977**

Commence des études de médecine à Grenoble

**1982**

Naissance d'Élodie. Suivront Steven, Kévin, Wilfried

**2006**

Décès de son mari

**2012**

Assassinat de Kévin

**2014**

Parution de *Le ventre arraché* (Bayard)



Comme pédiatre, ces enfants, vous les voyez tout petits dans votre cabinet. Puis ils grandissent et certains dérapent. Comment en arrive-t-on là ?

Ces enfants, ils ont bien des parents ? Ces parents eux-mêmes ont hérité d'une éducation. Ont-ils été en mesure de transmettre ce qu'ils avaient reçu ? La société ne transmet pas forcément des images positives. Certains des agresseurs étaient déscolarisés. Ils n'avaient que la violence du monde pour se nourrir. Nous, les médecins, les éducateurs, les nourrices..., nous pensons que la transmission, ça commence au berceau. Pour cela, il faut d'abord donner aux parents une capacité à se sentir de « bons » parents, aimants mais structurés, avec un cadre.

Pas si simple ! Que préconisez-vous ?

Mon propos n'est pas d'écrire un traité sur l'éducation au XXI<sup>e</sup> siècle. Je dis simplement aux parents : « Il y a des règles de base. Bonjour. Merci. S'il vous plaît. » Et j'ajoute : « Apprenez à votre enfant que ce qui est à l'autre n'est pas à lui. Et aussi le sens de l'effort. C'est ça, aimer ! C'est rendre responsable. Cela peut vous sembler difficile, mais ce sera payant. »

Il y a chez vous, Aurélie, la conscience citoyenne de la pédiatre engagée. Et puis, il y a la croyante. Avez-vous toujours cru, même au pire de la tourmente ?

On réagit avec ce dont on a été nourri. Je m'appuie beaucoup sur la foi protestante héritée de mes parents. J'aurais pu me révolter, perdre la foi. Car oui, le monde est terrifiant ! Mais ces massacres, ces génocides, c'est l'homme qui en est responsable, pas Dieu. Souvent, je me dis que le Seigneur pleure, et j'ai mal pour lui.

Le soir de la mort de Kévin, quand j'étais en route vers l'hôpital, je ne savais rien. Seulement que deux enfants, dont le mien, avaient été transférés aux urgences. Mais c'était comme un sixième sens : je pressentais sa mort. Alors, j'ai dit au Seigneur : « Tu es souverain. Cet enfant, tu me l'as donné ? Si tu veux, tu le reprends. » (*Long silence*) Et ce fut le cas. Au début, vous vous dites : « Ce n'est pas vrai. » Et puis, vous rentrez chez vous, vous ouvrez la porte de la chambre de votre enfant... Et il n'y a personne. Et je me suis dit : « Voilà. C'est vrai. »

Dans la nuit et les larmes, vous ouvrez alors votre Bible... →

→ J'ouvre le livre de l'Écclésiaste et je tombe sur ce verset : « Vanité des vanités, tout est vanité. ». On s'accroche à nos enfants, à notre travail, à notre maison, et puis un jour... Tout tombe ! C'est une leçon qui m'a aidée à accepter la réalité de la mort de Kévin. Mais doit-on être englouti par cette vérité ? Non ! C'est pourquoi j'ai aussi éprouvé le besoin de lire le dernier verset de l'évangile de Matthieu, celui où Jésus dit : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » Cette phrase m'a accompagnée tout le temps de mon deuil.

#### Comment avez-vous perçu cette présence de Jésus ?

Par quantité de petits signes. Et d'abord à travers l'incroyable élan de solidarité autour de moi. J'ai découvert que je pouvais me lever. Je pouvais aller travailler. Je pouvais même en consoler d'autres. C'est étonnant ! D'autres étaient anéantis par ce drame, et c'est moi qui les consolais ! Je me suis dit : « La grâce du Seigneur est là. » Et le drame que je vis n'est pas plus grave que certains autres.

#### Pas plus grave, vraiment ?

Non. Il n'y a pas de façon héroïque de mourir. Il n'y a pas un jour qui est meilleur qu'un autre. J'ai vécu d'autres deuils familiaux. Mes trois frères. Mon mari, décédé subitement à 57 ans, pendant sa sieste. Dieu nous demande d'accepter la mort parce qu'elle fait partie de la vie. Dans la Bible, déjà, la mort scandalisait. On se demandait : si cet enfant est orphelin, est-ce parce qu'il a péché, ou ses parents avant lui ? La mort est un mystère. Dieu a des façons mystérieuses de nous parler, de nous instruire. Pourquoi serions-nous obligés de tout comprendre ? Je vois tous les jours, dans ma vie et celle des autres, des signes de la miséricorde de Dieu. La grâce de Dieu nous précède, toujours.

#### Vous avez médité très profondément la question du pardon. C'est un long chemin ?

Dans une démarche de pardon, il y a deux personnes. D'abord celle qui donne son par-

don ; c'est le premier pas à faire. Le mien est acquis. Et puis celle qui accepte ce pardon. Cette démarche, je ne peux pas la faire pour l'autre. Cela ne m'appartient pas !

Cette absence de rancœur étonne autour de moi. Je ne l'ai pas décidée. J'ai pensé un jour à ces jeunes. À la chance que j'avais d'être libre. À eux qui, s'ils étaient condamnés, en prendraient pour vingt ans. Ça m'a fait très mal ! Si je ressens de la révolte, c'est plutôt contre les autorités, qui sont responsables de la sécurité de nos enfants et des citoyens. Contre le système éducatif, qui ne permet pas à tous les enfants de trouver leur place. Le décrochage scolaire est une véritable plaie. Si les agresseurs avaient été nourris par l'école, s'ils avaient été instruits et occupés, ils n'auraient pas été livrés à eux-mêmes pour venger l'affront minime subi par l'un d'eux.

Si l'un des meurtriers de Kévin, un jour, me demande à son tour pardon, je suis prête à l'accueillir, à l'accompagner dans son repentir. Hélas, ce n'est pas encore d'actualité. Mais je suis sûre que le Saint-Esprit agira.

#### Le pardon, c'est donc aussi l'affaire du Seigneur ?

Oui, nous avons besoin d'être guidés. Nos yeux d'humains sont voilés. Mon mari et moi, nous avons frisé le divorce trente-six fois. Des amis priaient pour nous, je faisais des jeûnes, le combat était rude. Et puis un jour, j'ai abandonné ma colère au Seigneur. J'ai cessé de juger mon mari et, par une grâce incroyable, nous nous sommes réconciliés quelques jours avant sa mort. Il est mort heureux, et moi, malgré ma tristesse, j'étais apaisée. J'avais obéi au Seigneur.

#### L'obéissance est une marque de foi ?

Bien sûr ! L'obéissance n'est pas la servitude. Un adolescent de 14 ans n'a pas forcément envie d'obéir à ses parents. Sauf s'il comprend que cette obéissance est une forme de respect et d'amour, car ses parents veulent son bien. Si Dieu nous demande d'obéir, c'est en vue de notre plénitude.





© ÉTIENNE EYMARD-DUVERNAY/ALPACA/ANDIA POUR PANORAMA

Nous entrons en Carême le 18 février, une période où les chrétiens sont invités à méditer davantage l'Écriture. Lisez-vous souvent la Bible ?

Au moins une fois par jour. La Bible est source de vie, on y trouve absolument tout ! Sur une île déserte, j'emporterais à coup sûr ma Bible Segond (*une édition protestante. Ndlr*), toute barbouillée de feutre fluo. Souvent, j'essaie d'approfondir une parole biblique écoutée sur la radio RCF ou reçue dans mon sommeil. Hier, par exemple, j'évoquais avec mes collègues la parole qui m'avait habitée après ma prière du matin : « Que ma bouche soit source de bénédiction pour vous ce jour. » Nous avons parlé bienveillance, attention à l'autre. C'est ma façon de les évangéliser !

« Quelque chose en moi est mort avec Kévin », avez-vous écrit. Quelque chose d'autre est-il né ?

Oui, ma foi a changé. Vraiment changé. On dit que toute foi a besoin d'être éprouvée, et c'est vrai. Auparavant, ma prière était assez stéréotypée : « Seigneur, donne-moi ceci, cela... » J'étais dans cette illusion candide qu'il suffit d'être fils ou fille de Dieu pour être protégé. Aujourd'hui, je sais que se dire enfant de Dieu ne met pas à l'abri des vicissitudes de la vie. Dans ma prière, je ne demande plus grand-chose. Je loue et je remercie. C'est un élan de reconnaissance qui me remplit le cœur. Parfois aussi je ne dis rien, je m'abandonne. Et je prie désormais à genoux, même si l'âge venant, ça coince ! Mon Seigneur mérite ce don de ma personne. Cela, c'est Kévin qui me l'a appris.

De quelle manière ?

Depuis quelques années, il s'était converti à l'islam. Baptisé au temple réformé de Grenoble, il participait aux groupes bibliques, aux week-ends. Un jour, il m'a dit : « Maman, je →



© ÉTIENNE EYMARD-DUVERNAIS/PACA/ANDIA POUR PANORAMA

16

→ fais le ramadan. J'ai choisi Allah. » J'ai pensé : « Bon, c'est l'adolescence ! » En réalité, c'était vraiment une quête personnelle. J'ai été impressionnée par sa fidélité dans la pratique. Quand je le voyais prier cinq fois par jour, moi qui trouvais qu'une fois, déjà, c'était dur... Cette fidélité m'a amenée à me remettre, moi aussi, à la prière. Après Kévin, et peut-être en mémoire de lui, ses deux frères se sont convertis à leur tour. Ils sont très fidèles à leur Dieu. Très droits. Par eux, j'apprends un peu ce qu'est l'islam, dont je m'étais peu approchée, car Jésus me suffit. Je le leur dis, d'ailleurs : « Moi, Jésus, je le garde. Votre Mohammed, il n'est pas mort sur la croix. Il ne s'est pas donné pour tous les hommes. » Jésus, c'est mon ami fidèle. Quand tout le monde m'abandonne, lui est là.

Et Marie, aussi, sa mère, que vous avez redécouverte...

C'est vrai, j'ai rencontré Marie. Cinq mois après le drame, j'ai partagé un vendredi de Carême avec les chrétiens de mon quartier. Nous avons parlé de la façon dont la foi nous

soutient dans l'épreuve. Et au cours de ce partage, j'ai senti intensément la présence de Marie (*Silence*). Je la voyais au pied de la croix et je me disais : mais qui suis-je ? Son fils, qui était le fils de Dieu, a été crucifié, et moi je pleure ? Jésus, elle l'a porté dans ses entrailles ! Cela m'a beaucoup rapprochée d'elle.

Si on vous avait dit un jour que vous, la protestante, vous témoigneriez de votre amour de Marie – jusqu'à Lourdes, où vous avez donné une conférence l'été dernier – je suis sûre que vous ne l'auriez pas cru !

Eh bien non, je ne l'aurais pas cru ! (*Rires*) Au cœur de nos détresses, Dieu est là. Il est dans la barque avec nous, au milieu de la tempête. Aujourd'hui, je peux dire que je suis heureuse. La douleur n'a pas disparu, mais l'espérance l'emporte. Dieu prend soin de moi à sa manière, avec ce regard des bébés que je reçois au cabinet. Avec le regard d'un enfant, tout repart ! Oui, si nous sommes fidèles, Dieu nous guide. Il sait où et comment il mène nos routes. ■